



ANTOINE RIGAUDEAU
LE « ROI »
OBSERVE

Sur le terrain, il était l'un des plus grands, jusqu'à sa retraite en 2005. L'an dernier, il était sous les feux de l'actualité, avec le Paris-Levallois et l'équipe de France, pour une année semée d'échecs. Aujourd'hui, il est retourné à la tranquillité mais il continue d'observer le petit monde du basket. Serein, il assure que la page est tournée. Pourtant, il n'a rien oublié.

Par Florent de LAMBERTERIE

La semaine dernière, un événement est venu bouleverser le petit monde du basket français. Depuis San Antonio, Tony Parker annonçait son arrivée dans le capital de l'ASVEL. Un renfort financier de poids et un impact médiatique sans précédent pour l'un des clubs les plus prestigieux de l'Hexagone, plutôt bien relayé par la presse de tout le pays. Quelque part en Espagne, du côté de Valence, on a aussi appris la nouvelle. « C'est un très bel effet d'annonce, un vrai booster pour l'ASVEL au niveau de l'image et des ambitions qu'ils ont toujours eues. Mais il faut encore avoir des gens compétents aux bonnes places pour en tirer quelque chose. »

Avec le temps, Antoine Rigau a appris à prendre du recul. Les bonnes nouvelles, les coups médiatiques, il a déjà donné. Il sait bien que l'argent et les grands noms n'ont pas toujours été synonymes de miracle. Il ne le sait que trop bien même, puisqu'il y a quelques temps, s'est lui qui était dans cette situation, avec ce que l'on n'appellait pas encore le Paris-Levallois. « Si le groupe d'actionnaires Paname n'avait pas repris le club de Paris il y a deux ans je crois qu'il allait disparaître. Les actionnaires ont fait tout ce qu'il y avait à faire pour que le basket de haut niveau survive à Paris, et malgré l'échec de l'année dernière, il y a un club qui est là, qui ne survit plus, et il y a un projet sur Paris qui va grandir, prendre forme et être plus présent que ce qu'il a été. » Mais sans doute moins présent que ce qu'il aurait dû être.

Tout commence en 2006, quand un groupe d'investisseurs du nom de Paname, dont Rigau est l'un des membres, rachète le PBL. Après une modeste 14^e place de Pro A, pour la première année, le club décide de fonctionner avec Levallois, pensionnaire de Pro B. On parle alors d'un nouveau géant du basket français, basé sur

les rituelles pussées du PSG en football et du Stade Français en rugby. Nouveau logo, nouveau budget, parmi les plus importants de Pro A, et nouvelle direction. Parmi les têtes pensantes, Antoine Rigau, vice-président en charge du secteur sportif. Avec son passé et son prestige, l'homme qui abîmait la tête penchée fait figure d'assurance tout risque pour constituer l'équipe. Mais les choses ne sont pas aussi simples que cela.

« Moi mon rôle a toujours été de rentrer en tant qu'actionnaire et d'insulter des idées, en aucun cas d'être présent au club 24 heures sur 24. Il était très clair dès le début que je rentrais en tant qu'actionnaire, on m'a ensuite donné un titre qui n'était peut-être pas en adéquation réelle avec ce que je faisais. » Très vite, le projet ambitieux tétre, le club ne parvient pas à tenir la concurrence avec le haut du classement, et plusieurs recrues (Igor Gray, Cyril Akpomedah, Branko Milosavljevic...) ne sont pas au niveau attendu. Responsable du recrutement, Antoine Rigau est rapidement pris pour cible, d'autant plus que, résidant en Espagne, il est de fait très peu présent sur place. « J'avais mon rôle à dire sur le recrutement, la responsabilité finale était de mon ressort. Mais en aucun cas je n'ai été en position de dire : « je décide du tout, et c'est moi qui prend les choses en main. » J'assume le choix des joueurs, il n'y a pas de souci de ce côté-là, mais je ne suis pas d'accord pour assumer tout seul. »

« J'ai été déçu, ça m'a fait mal »

Devant l'échec du projet, Rigau présente sa démission fin décembre. « Je pensais que le mode de fonctionnement, tel qu'il était, n'était pas en adéquation avec l'attente de résultats. Il y avait beaucoup de reproches sur le fait de ne pas être présent, sur l'équipe, sur le staff technique, certainement aussi beaucoup d'intervenants... Il n'y avait pas

une vraie cohésion, et je ne sentais pas l'envie commune au niveau des dirigeants d'aller tous vers le même objectif. J'aime les choses bien faites, de façon cohérente, et je n'avais aucune envie de m'accrocher à mon pouvoir. » La démission restera finalement lettre morte.

S'il est déçu pour sa conduite des affaires sportives, Antoine Rigau est de plus en proie aux luttes d'influence. En effet, dans un exécutif à quatre têtes, avec un président absent lui aussi la plupart du temps (Essar Gabriel) et trois hommes se partageant le statut de vice-présidents, les choses sont loin d'être claires. « Il n'y a pas eu la possibilité de mettre en place un vrai organigramme pour la gestion quotidienne au niveau du club. Il est important qu'au quotidien, quelqu'un soit là pour relayer le travail, ça n'a pas été le cas, et si ça l'était je ne pense pas que ces gens-là étaient dans la même pensée que ce qui pouvait éventuellement sortir de certaines réunions. » Une formule un brin alambiquée, pour mettre en cause la branche levalloisienne ?

Toujours est-il que telle-ci, via son ex-président Francis Flamme, prend les choses en main et un nouvel entraîneur, Ron Stewart, débarque au mois de janvier. Un ancien de Levallois. Mais sans succès. Le club s'écroule finalement et se voit rélégué en Pro B. Dans ce contexte d'échec, les langues se délient et Antoine Rigau est directement mis en cause par voie de presse. « J'ai été déçu, ça m'a fait mal parce que Francis Flamme savait très bien comment ça allait se passer puisque j'avais présenté ma démission. C'est de la communication politique, pour se décharger sur la place publique et devant certains partenaires, en met toute la responsabilité sur une personne. Et puis qui de plus beau et de plus salissant que de tout mettre sur le dos d'Antoine Rigau ? »

Il démissionnera finalement de son poste le 16 mai 2008. La boudruche parisienne s'est dégonflée. Un fiasco.

« Je ne regrette rien »

Aujourd'hui libre de tout engagement, Rigau a tourné la page, et se réjouit même des bons résultats du Paris-Levallois actuellement leader de Pro B. « Je suis toujours présent dans la société Paname mais je n'ai plus aucun

rôle dans le club. » Un nouveau rôle de spectateur, qui lui permet de se consacrer entièrement à sa véritable passion, le basket. « Je suis tout ce qui se passe dans le monde du basket, sur le plan national, mais aussi en Europe et dans le monde. Je suis même tout ça d'assez près. Après, il y a aussi le fait d'aller voir de vive des matches de haut niveau et discuter avec les acteurs du basket. Je voyage beaucoup, je suis allé voir plusieurs matches d'Euroleague, pour rester dans le monde du basket. » Ce monde du basket, qui vient donc de découvrir l'arrivée de Tony Parker à l'ASVEL.

« Ça peut tirer le basket français vers le haut mais je pense que l'équipe de France est la véritable locomotive dont notre basket a besoin. » L'équipe de France justement, dont il a été très proche il n'y a pas si longtemps. Avec 127 sélections au compteur, l'homme se désolait des résultats passés de la sélection. Depuis trois ans, il propose ses services et, l'an dernier, il est même pressenti pour reprendre la succession de Claude Bergeaud. « J'ai proposé un projet de 30 pages à Yann Maignani et je sais que Jean-Pierre De Vincenzi l'a eu dans les mains aussi. Si au bout de trois ans il n'y a pas la possibilité de travailler ensemble, je considère qu'il n'y a pas la volonté non plus, donc à partir de là j'ai mis ça de côté. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, je pense avoir eu la volonté de m'investir dans la fédération de basket, mais il arrive un moment où c'est comme ça, et on passe à autre chose. »

Aujourd'hui, il est toujours à Valence, depuis cinq ans maintenant. Il s'y plaît. « Rien ne m'a émerveillé autre part, et puis j'étais installé ici, ma famille aussi et tout se passe bien à ce niveau-là. Ça fait maintenant plus de dix ans que je ne suis plus en France, je ne me lève pas le matin en me disant : « merde, la France me manque. » Je parle espagnol, je parle italien, et même la dialecte de Valence, je le comprends. » Il s'est mis au tennis, et pratique même le tennis d'état, pour peut-être, un jour travailler sur la formation des jeunes. Mais il ne joue plus au basket. Pour le moment. « Je ne joue plus du tout même si, depuis très peu de temps, ça recommence à me titiller un peu. Parfois quand je vois certains matches, je me dis pourquoi pas ? » ■

« JE NE SUIS PAS D'ACCORD POUR ASSUMER L'ÉCHEC DU PL TOUT SEUL »